

—Une fois.
 —Que voulait-il ?
 —Je causerai avec toi du motif de sa visite, mais demain.
 —Pourquoi pas immédiatement ?
 —Parce que, tout à la joie de te revoir, je désire ne point parler d'affaires aujourd'hui. Sortiras-tu de bonne heure, demain ?
 —Certes ! Après une absence de trois semaines, j'ai grand besoin de visiter mes travaux. J'ai reçu des lettres de mon architecte, qui me dit que tout va bien et promet d'être en mesure de me livrer les bâtiments à la fin du mois ; mais rien ne vaut le coup d'œil du maître.
 —A quelle heure sortiras-tu ?
 —Pourquoi me demandes-tu cela, mignonne ?
 —J'ai besoin de le savoir, répliqua Mary en riant.
 —J'ai donné rendez-vous à mon architecte à midi, près des travaux.
 —Alors, tu n'auras pas besoin de partir d'ici avant onze heures ?
 —C'est ce qui te trompe... j'ai de nombreuses courses à faire avant d'aller à Courbevoie.
 —A quelle heure déjeuneras-tu donc ?
 —Je déjeunerai dehors.
 —Tu ne me causeras point le chagrin de me laisser déjeuner seule le lendemain de ton retour ! Tes nombreuses courses seront remises à l'après-midi. Nous nous mettrons à table à dix heures et tu partiras ensuite. N'est-ce pas, petit père ?
 —Est-ce qu'il m'est possible de te désobéir, chère mignonne ! répliqua le faux Paul Harmant en embrassant sa fille qui lui tendait son front. Mais pourquoi ce caprice ?
 —C'est un secret.
 —Ne puis-je le connaître tout de suite, ce secret ?
 —Non, demain.
 —Cependant...
 —Parlons d'autre chose. Es-tu satisfait des résultats de ton voyage ?
 —On ne saurait l'être davantage. J'ai d'importants travaux à exécuter pour plusieurs grands maîtres de forges. Il faut même que je m'occupe de trouver le plus promptement possible d'habiles dessinateurs.
 Mary dressa l'oreille. L'industriel continua :
 —En attendant la fin des travaux, j'installerai provisoirement un atelier de dessin, ici, dans la grande pièce du rez-de-chaussée, qui touche à la bibliothèque. De cette façon, j'aurai mes employés sous la main.
 —Tu dois avoir reçu des demandes d'emploi ?
 —Très nombreuses. Je les classerai demain, et je me renseignerai sur les postulants.
 —Tu ne pourras surveiller à la fois tes maçons et tes dessinateurs... être en même temps à Paris et à Courbevoie.
 —A coup sûr, puisque le don d'ubiquité me manque, répondit le millionnaire en riant. Mais, outre les contremaîtres, j'aurai un garçon sérieux, intelligent, instruit, capable de conduire les travaux et de me remplacer.
 —Un autre toi-même, enfin ?
 —Oui.
 —As-tu quelqu'un en vue ?
 —Personne, quant à présent, et le choix sera difficile, car il s'agit d'un poste de confiance. Mais en cherchant bien...
 —Oh ! tu trouveras.
 —Compterais-tu, par hasard, me recommander un de tes protégés ? demanda le millionnaire en riant.
 —Qui sait ? répondit la jeune fille en riant aussi. Mais tu dois être brisé de fatigue. Va te reposer, petit père, et demain nous causerons.
 Lucien Labroue, en quittant la rue Murillo, était allé chez son ami Georges Darier, pour lui faire connaître l'absence de Paul Harmant et lui raconter l'entrevue qu'il venait d'avoir avec Mary. Après l'avoir écouté, Georges s'écria :
 —Si j'avais douté du succès, je n'en douterais plus à cette heure. Ce que femme veut, Dieu le veut. Ta commission de directeur des travaux est signée d'avance.
 Lucie attendait le retour de son fiancé avec une impatience plus facile à comprendre qu'à décrire. Lucien lui raconta, comme à Georges, ce qui s'était passé.

—Je jugeais bien mademoiselle Mary ! dit la jeune fille rayonnante ; je vous le répète, c'est un ange ! Ce qu'elle a promis, elle le tiendra !
 Le lendemain, de très bonne heure, Paul Harmant, assis devant le bureau de sa bibliothèque, mettait en ordre les papiers entassés sur ce bureau et dépouillait sa correspondance. Parmi les lettres arrivées pendant son voyage, s'en trouvait une portant le timbre des Etats-Üeis. Il l'ouvrit avec une précipitation inquiète, car il venait de reconnaître l'écriture d'Ovide Soliveau. Cette lettre ne contenait que les quelques lignes suivantes :

“ Mon cher cousin,

“ Depuis ton départ, j'éprouve de cruelles déceptions. Les affaires de l'ancienne maison James Mortimer et Paul Harmant, dont je suis le successeur, diminuent de jour en jour. Ton départ a porté à l'usine un coup funeste et, si cela continue, l'avenir me paraît inquiétant. Je commence à regretter pas mal de ne point t'avoir suivi en France, sans compter que les liens du sang sont bien forts et qu'il me semble difficile, parole d'honneur, de me passer de toi. Qui sait ? Peut-être nous reverrons-nous plutôt qu'on ne pense. A toi, comme toujours, mon cher Paul, et crois-moi ton cousin tout dévoué.

“ OVIDE SOLIVEAU.”

En lisant cette lettre, Paul Harmant avait pâli. Quand il eut achevé, il la froissa dans ses doigts avec colère.

—Ainsi, murmura-t-il d'une voix qui passait en sifflant entre ses dents serrées, ainsi le misérable conduit à sa ruine une maison semblable à celle qu'il a su m'escroquer par le chantage ! L'usine s'écroule, c'est évident. Ovide Soliveau marche à la banqueroute ! Mais comment ? Ah ! comment ? La passion du jeu explique tout. L'imbécile joue et perd ! Et au moment où je me croyais libre, débarrassé à tout jamais de ce gredin, il menace de venir me rejoindre.

Le faux Paul Harmant jeta au feu la lettre de son prétendu cousin, et se remit au travail ; mais les plus sombres préoccupations assiégeaient son esprit, et des rides profondes se creusaient sur son front. Mary, ce jour-là, n'avait point été beaucoup moins matinale que son père. Elle fit sa toilette rapidement, quoique non sans coquetterie, quitta son appartement, sonna son valet de chambre et lui dit :

—Vous vous souvenez de la personne qui s'est présentée ici hier matin avec une lettre de monsieur Darier ?

—Oui, mademoiselle.

—Cette personne reviendra aujourd'hui, à neuf heures et demie, pour voir mon père. Vous l'amènerez auprès de moi, dans le petit salon où je vais l'attendre.

—Bien, mademoiselle.

—Prévenez le concierge.

—A l'instant, mademoiselle.

Neuf heures sonnaient. Mary se rendit au salon. Une demi-heure devait s'écouler encore avant l'arrivée de son protégé. La jeune fille était impatiente. Au lieu de s'asseoir au coin du feu, elle se tint debout à côté d'une fenêtre qui dominait la cour et d'où, par conséquent, on voyait la grille et la petite porte donnant sur la rue. Il lui semblait qu'un siècle la séparait du moment où cette porte s'ouvrirait pour laisser entrer Lucien Labroue. Mary se rendait-elle bien compte de ce qui se passait dans son esprit et de la nature du sentiment qui prenait naissance dans son cœur ? Nous n'oserions l'affirmer, mais les soins coquets donnés à sa toilette par la fille du millionnaire ne nous permettent pas non plus de nous prononcer pour la négative.

LXVIII

La demie après neuf heures sonna. La cloche de la grille retentit en même temps, et Mary, cachée par les rideaux de guipures, vit la petite porte tourner sur ses gonds et Lucien entrer dans la cour. Presque en même temps résonna le coup de timbre annonçant une visite, et le jeune homme se dirigea vers le perron. Le valet de chambre Théodore l'attendait sur la plus haute marche pour l'introduire. La fille de Paul Harmant avait porté la main à son cœur, où le sang affluait. Une quinte de toux violente lui déchira la poitrine. Elle fut

obligée de s'asseoir, car la respiration lui manquait. Deux minutes s'écoulèrent, puis la porte du petit salon s'ouvrit. Lucien entra et Théodore referma derrière lui. Mary fit un violent effort pour reprendre haleine, pour dominer son trouble, et dit d'une voix mal affermie :

—Mon père est de retour, monsieur Lucien ; je pourrai tout à l'heure vous présenter à lui.

—Lui avez-vous déjà parlé de moi, mademoiselle ? demanda le fils de Jules Labroue.

—Non, je ne lui ai rien dit encore. Je me suis assurée seulement qu'il n'a choisi personne pour l'emploi que vous convoitez. J'ai voulu agir en votre présence, et voici le moment d'emporter d'assaut le succès.

—Vous ne sauriez croire, mademoiselle, combien je suis ému...

—Avez-vous donc peur ?

—Oui.

—De quoi ?

—De ne pas réussir. Songez, mademoiselle, que mon avenir est en jeu !

—Rassurez-vous ! répondit Mary en souriant. Je suis une alliée fidèle et je réponds de tout.

Lucien s'inclina.

—Venez, ajouta mademoiselle Harmant. Venez et comptez sur moi !

En même temps, elle tendait sa petite main fiévreuse au jeune homme, qui la prit et la sentit tressaillir dans la sienne. Mary sortit du petit salon, suivi par Lucien, et s'arrêta dans une pièce précédant la bibliothèque.

—Attendez-moi là, fit-elle, et tenez toute prête la lettre de votre ami, Georges Darier.

Une émotion nerveuse, insurmontable, faisait trembler Lucien. La jeune fille frappa doucement à la porte de la bibliothèque, puis elle en franchit le seuil. L'industriel qui, nous le savons, classait des papiers devant son bureau, leva la tête et s'écria d'un air surpris :

—Comment, c'est toi, chère enfant ! Déjà levée !

—Y songes-tu, père ! Ce serait joli si je n'étais pas levée à neuf heures et demie !

—Déjà neuf heures et demie ?

—Si même il n'est dix heures moins un quart.

Le faux Paul Harmant embrassa sa fille avec effusion, et poursuivit :

—Alors tu viens me chercher pour déjeuner ?

—Non. Nous nous mettrons à table à dix heures. Je viens causer d'affaires avec toi.

—Causer d'affaires ! Comme tu dis cela d'un ton sérieux !

—C'est que c'est très sérieux.

—As-tu besoin d'argent pour payer des factures ? Je vais t'ouvrir ma caisse.

—Je n'ai pas besoin d'argent.

—Alors, fit le millionnaire en riant, c'est qu'il s'agit du fameux secret que tu as refusé de me révéler hier soir ?

—Précisément.

—Eh bien, parle, mignonne, je suis tout oreilles. Mary s'assit à côté de son père et commença :

—Figure-toi que j'ai une fantaisie.

—Tu en as souvent.

—Oui, mais celle-ci ne ressemble point aux autres. Promets-moi de m'accorder ce que je vais te demander.

—Tu sais bien que si la chose est possible, elle sera faite. Est-ce que je t'ai jamais refusé quelque chose ?

—C'est vrai. Eh bien, ma fantaisie, la voici : J'ai le désir que le premier employé engagé par toi pour ta nouvelle usine te soit présenté par moi.

—Ce qui signifie, mignonne, que tu as pris quelqu'un sous ta haute protection, et que tu vas me recommander ce quelqu'un.

—C'est parfaitement ça ! Tu m'as dit que tu aurais besoin à bref délai d'un directeur de travaux afin de surveiller dès à présent l'atelier de dessinateurs que tu vas installer. Il te faut un homme de vrai mérite, un homme instruit, intelligent, pratique, sur lequel tu puisses compter comme sur toi-même. Tu as dit cela, n'est-ce pas ?

—Je l'ai dit et je le répète. Aurais-tu par hasard ce phénix à m'offrir ?

—Oui, et tu engageras ce phénix sous mes auspices et sous ceux de ton avocat, monsieur Georges Darier.